Document generated on 10/12/2024 12:16 a.m.

Études littéraires

# Prosaïsme et flânerie chez Eudore Évanturel
# Eudore Évanturel's prosaic strolls

Vincent Lambert

Volume 45, Number 3, Fall 2014

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1032454ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1032454ar

See table of contents

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)
1708-9069 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lambert, V. (2014). Prosaïsme et flânerie chez Eudore Évanturel. *Études littéraires*, *45*(3), 231–240. https://doi.org/10.7202/1032454ar

Article abstract

A study of 19th century Quebec literature shows how Eudore Évanturel's *Premières poésies* stick out. Shunning the literary patriotism of his time, Évanturel (1852-1919) believed in *ut pictura poesis* — much like Alfred Garneau, albeit in an unexpectedly prosaic way that, over quiet landscapes, favoured the assorted characters, society life and comfortable drawing rooms of city dwellers. Unlike Baudelaire's intoxicated flights of fancy, Évanturel's strolls are full of irony and mood. He is close to the chroniclers of his day, yet gives precedence to his surroundings.

Tous droits réservés © Université Laval, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# Prosaïsme et flânerie chez Eudore Évanturel

Vincent Lambert

La poésie d'Eudore Évanturel est difficile à caractériser, frivole et malgré tout dépressive, contemplative et pourtant acerbe, prosaïque et propice à la rêverie, capable à la fois de détachement et de compassion. Comme Alfred Garneau ou Nérée Beauchemin, Évanturel était un peintre du vers, donnant, pour sa part, dans les « Pinceaux et palettes » et « Plumes et crayons », mais d'une façon qui ne se rencontre nulle part ailleurs dans le Québec de l'époque. Ses « Croquis », qui datent de 1877, peuvent laisser dubitatif :

> En juillet. L'air est pur et le matin superbe.
> À vingt pas du logis est assise sur l'herbe
> La famille ; un malade est au fond du fauteuil.
> Il pleut des rayons d'or. Le chien va fermer l'œil ;
> La tante vient d'ôter et remet ses lunettes.
> Le père a son enfant ; il lui fait des risettes.
> Le dépose un instant à terre et le reprend.
> Les oiseaux font du bruit. Le soleil est brûlant.
> Des bateliers s'en vont en fumant sur la grève.
> C'est un joli tableau ! Le grand-père se lève,
> S'en va vers le logis et revient en boitant.
> Puis, jetant son gourdin et d'un air triomphant,
> Il approche, joyeux, des lèvres du malade,
> Ce qu'il tient dans sa main — un bol de limonade[1].

Est-ce de l'humour ? Rien, dans le poème, ne paraît justifier le *tableau*, qui est dit *joli*, oui, mais quiconque a un peu lu les poèmes d'Évanturel reconnaît l'enthousiasme à moitié feint du narrateur. Et que dire de l'extrême convenance (l'air est *pur* ; le matin, *superbe* ; le soleil, *brûlant* ; les rayons, *d'or* ; les oiseaux *font du bruit…*) de ce monde en surenchère idéale, vague héritage arcadien où se déroule, par ailleurs, une scène des plus banales, réduite au relevé des moindres gestes (s'annulant l'un

1 Eudore Évanturel, « Croquis », *Œuvre poétique*, édition préparée par Guy Champagne, Québec, Nota bene (Prose et poésie), 2004, p. 296. Toutes les citations des poèmes d'Évanturel que l'on trouve dans le présent article sont tirées de cette édition. Pour éviter d'alourdir inutilement les notes, les renvois à cette dernière seront désormais signalés, dans le corps du texte, par le seul numéro de la page dont un extrait cité a été tiré. Ce numéro sera placé entre parenthèses, à la suite de la citation à laquelle il correspond.

après l'autre), pour mener au comble de la fadaise… un bol de limonade ? Dans une éternité un peu désuète, triomphe de l'anecdotique.

À lui seul, ce bol de limonade suffit à décaper toutes les images conventionnelles de la poésie québécoise du XIXe siècle. C'est l'un des plaisirs évidents que procurent, parfois, les poèmes d'Évanturel : ces chutes d'une brusquerie déroutante. Au lieu de s'élever, d'aboutir à l'apothéose, une promenade dans la campagne se termine dans le désir vague du retour au foyer (accompagné d'un autre bol) : « Et l'on songe, en marchant, au fauteuil près de l'âtre / Qui s'ennuie — et surtout à son bol de café » (110). Ailleurs, c'est la gravité de la situation qui détonne. Le portrait d'un ami de collège (genre typique à l'époque) semble flotter dans la brume nostalgique, jusqu'à ce que l'on découvre que cet ami, toujours blême, un peu poète, « toussait et crachait du sang toute la nuit » (80). Et que dire, encore, d'une visite du nouvel an chez les voisins ? « Pauvres gens ! j'oublierai que j'ai dîné fort mal ! » (156) Le ton du poème ne se décide souvent qu'à la lumière du dernier vers. Il est difficile de juger de la sincérité d'un tel poète, ses nobles sentiments pouvant, au dernier moment, tomber abruptement dans l'abjection. On en vient à douter de son lyrisme : « On est au paradis dans un moment pareil ! » (192) Car la poésie d'Évanturel ne manque pas non plus de moments d'amours chastes et de déboires adolescents, mais l'ambiguïté de l'ensemble les *sauve*, en quelque sorte, de leur conformisme, tout comme le *bol de limonade* et l'*air triomphant* du grand-père nous obligent à reconsidérer cet *air pur* et ce *matin superbe*. Voilà, soudain, les marques d'une pratique du cliché, de la parodie. En même temps qu'il s'y livre, Évanturel est ironique à l'égard du sentimentalisme que Théophile Gautier, Baudelaire ou Leconte de Lisle fustigeront, dans la seconde moitié du siècle, chez les pâles et nombreux épigones d'Alfred de Musset, un poète qu'il estime. C'est ainsi qu'un rendez-vous galant peut tomber dans l'ignominie :

> J'attendis vainement jusqu'au soleil couché.
>
> Je revins, cependant, sans paraître fâché,
> Très lentement, les yeux levés, la tête haute.
>
> Mais j'ai battu mon chien en rentrant.
> C'est sa faute (234).

Évanturel est le parfait contre-exemple du poète emphatique. Écrivain effacé (nous sommes toujours à la recherche d'une photo nous montrant cet auteur), il fut un passionné d'histoire (secrétaire particulier de Francis Parkman à Boston, puis archiviste à Québec), dont la poésie est le contraire d'un musée érigé à la gloire des batailles et des grandes figures nationales. Poète à l'écoute, séduit par un chant qu'il apprécie justement pour sa retenue, Évanturel ne peut s'empêcher de se tourner lui-même en ridicule :

> Quelle voix douce et pure ! elle était sans emphase.
> Le parterre était fou, vous étiez dans l'extase.
> Je faillis malgré vous applaudir de travers (176).

Son propre personnage est tout sauf un mage romantique. Il n'affiche pas même la dissidence de son pendant négatif, le bohémien. Il est, pour ainsi dire, déclassé, pas si différent des « types ennuyeux » (170) qu'il aime observer, excessivement naïf en amour, solitaire et désœuvré, plutôt maladroit en public, à la fois mondain et légèrement misanthrope. Humble. Son humilité n'a pas pour autant une valeur insoupçonnée. La louange n'est pas son fort et l'on se demande, d'ailleurs, quelle nécessité le pousse à écrire, si ce n'est celle de « [s]e distraire », comme il le suggère lui-même (166). Ces « riens brodés dans [s]on âme » (166) n'auraient pas d'autre fonction que d'adoucir le temps qui passe. Une telle modestie est d'usage à l'époque, mais la poésie d'Évanturel a la particularité de n'être modeste devant rien. Son maigre sens de la vénération des grands auteurs, son exaltation amoureuse retournent invariablement à l'ennui paisible, au regret, à l'oisiveté.

En plus de ne pas chanter, c'est, pour tout dire, une poésie démotivée. Elle est si déconcertante pour cette raison ; et la déférence silencieuse de notre époque à son endroit (voilà une œuvre saluée pour sa modernité, et pourtant très peu commentée) trouve peut-être une explication dans le fait, précieux et embarrassant, qu'elle ne veut rien dire. Elle semble décliner tout idéalisme, toute « profondeur », aime enclore le potentiel sémantique du poème dans une évidence abrupte, dont on cherche en vain la raison d'être. Elle-même rit de sa propre ineptie (le narrateur est en croisière, plongé dans une conversation qui ne va nulle part) : « Les mots sont bien trouvés, si la chose me manque. / Un peu de bon vouloir et le tout eût passé » (171). Évanturel n'ignore pas que sa poésie, comme cette conversation, est un discours qui s'épuise, sans autre fonction que de meubler le vide. Mais au moins, précise-t-il non sans dérision car il anticipait la critique, elle le fait avec un souci esthétique. Évanturel est, d'ailleurs, l'un des premiers poètes canadiens-français à avoir affirmé la prépondérance du travail formel en poésie. Son grand respect pour Octave Crémazie, un ami de longue date de la famille — à laquelle il rendait souvent visite —, se limite à la « fierté nationale » qu'il a su « river dans l'âme du peuple canadien[2] ». Car, en tant que poète, Crémazie était d'une époque révolue :

> Mais de là à pouvoir admettre que le poète, du haut même du piédestal où ses chants patriotiques l'on placé, puisse nous apparaître aujourd'hui comme un maître devant qui la critique bien intentionnée doit s'incliner et se taire, il y a toute la largeur du fleuve qu'il a si bien chanté. Crémazie était de l'école de Lamartine, et, à l'époque où il écrivait, c'était la pensée qui prédominait dans les vers. Aujourd'hui, c'est la forme[3].

La tentation est forte, et partiellement justifiée, de tirer Évanturel du côté des Parnassiens. Le poète qui l'a le plus marqué est sans doute leur plus grande source d'inspiration : Théophile Gautier. L'hiver personnifié d'*Émaux et camées*, penché « sur un pupitre de glaçons », « [l]e nez rouge, la face blême[4] », « grelotte / [s]ous son patelot de frimas » chez Évanturel, traçant « à la fenêtre / [s]on nom avec des

2 Eudore Évanturel, « Crémazie », *La Patrie*, 2 mars 1901, p. 10.

3 *Id.*

4 Théophile Gautier, « Fantaisies d'hiver », *Émaux et camées*, édition définitive, Paris, G. Charpentier, 1884 [1852], p. 111.

doigts rougis » (71). Selon Jacques Auger, les premiers lecteurs d'Évanturel furent décontenancés par le portrait du printemps « en cravate de soleil » (65) qui ouvre les *Premières poésies* : « Oh, cette cravate ! on a plus vu qu'elle ; on ne lui a pas encore pardonnée[5]. » Mais le plus dérangeant n'était pas tant cette invraisemblance, dit Auger, qu'une complaisance à « faire tout petit[6] ». N'y entendons pas un autre appel au souffle épique : Auger loue Évanturel de ne pas s'être « mis au service de l'épopée » et de s'être « contenté de regarder autour de lui[7] ». Ce qui indispose le critique est plutôt une compacité énonciative, qui peut rappeler un certain hermétisme associé au Parnasse : « L'exiguité du cadre est presque toujours hors de proportion avec ce que le poète y entasse. Il y a trop de bric-à-brac dans une même vitrine[8]. » Le « Croquis » cité plus haut est un bon exemple de cette accumulation à traits vifs, un peu désordonnée ; l'impression d'une organicité sensible y cède à un effet plastique, et quelque peu artificiel, comme si la description mettait le monde en boîte, prêt pour l'encadrement : « Il ne manque vraiment au tableau que le cadre / Et le clou pour l'accrocher[9]. » L'ironie de Gautier va bien à Évanturel. Il n'est pas exclu que l'un et l'autre aient raillé implicitement leurs propres moyens, parodiant l'*ut pictura poesis* tout en plaçant leurs œuvres sous le signe de la peinture. Contrairement à Alfred Garneau, captivé par la nature, Évanturel ne recourt à la peinture que pour objectiver le monde en pourvoyeur de scènes et de tableaux. Il est à la recherche d'objets, toujours à distance, ce qui ne veut pas dire qu'il affiche l'impassibilité de Leconte de Lisle ou qu'il fasse preuve de prouesses ornementales, à la manière d'Heredia. Le portrait type des Parnassiens, « impersonnels, désintéressés des sujets qu'ils traitent et préoccupés uniquement de les revêtir de la plus grande beauté possible d'expression[10] », concorde à peine avec Évanturel. Car le poète se met en scène avec peu d'égards pour son propre personnage, prosaïque aussi bien dans le style que dans ses sujets de prédilection. Écrivant avec minutie, comme on brode, il n'aurait, pourtant, pas été en désaccord avec la satire que formule Apollinaire Gingras dans le poème « Trop de musique — trop peu de sens » :

> Broumbaraboum est là, qui nous prêche avec morgue :
> Il faut faire les vers comme les tuyaux d'orgue :
> Polis, ronflants, dorés, — mais surtout, pleins de vent[11] !

Gingras se moque aussi bien de « l'épithète homérique » que du « grand style mélancolique », c'est-à-dire de toute poésie poétisante, de tout « auteur boursoufflé[12] »

---

5 Jacques Auger, « Eudore Évanturel », *L'Union libérale*, 5 janvier 1893, p. 3.
6 *Id.*
7 *Id.*
8 *Id.*
9 Théophile Gautier, *Albertus*, *Poésies complètes*, Paris, Charpentier, 1855, p. 3.
10 Cette critique de Paul Stapfer a été publiée dans *Le Figaro* le 10 avril 1873. Elle a été reprise dans Paul Stapfer, *Études sur la littérature française moderne et contemporaine*, Paris, G. Fischbacher, 1881, p. 111, cité par Yann Mortelette, *Le Parnasse*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006, p. 10.
11 Apollinaire Gingras, « Trop de musique — trop peu de sens », *Au foyer de mon presbytère*, Montréal, A. Côté et Cie, 1881, p. 73.
12 *Ibid.*, p. 76.

de son propre personnage de poète (il vise ici Louis Fréchette). Le plus drôle est que Gingras lui-même sera ridiculisé par Edmond Paré pour son enflure et ses comparaisons étirées : « M. Gingras commence d'abord par vous étourdir en faisant pleuvoir sur vous une pluie étincelante de Oh et de Ah[13]. » Évanturel aspire aussi (avec un peu plus de succès) à un lyrisme sans apprêt ni embellissement, coulant comme la conversation, capable de parler de tout, et surtout de rien, d'inclure des éléments à faible rendement poétique, de raconter des histoires. Son premier poème reconnu, « Crâne et cervelle », sur quelques pages pleines de digressions, relate un scabreux fait divers : un fou, Rello, amouraché d'un cadavre à la morgue, se fracasse la tête contre un mur, juste à temps pour le cours d'anatomie du matin. On reconnaît déjà le conteur de « Mon ami Rodolphe », un autre excentrique mort à l'ombre, vaguement mystique, autour duquel gravitent les ragots de quartier. Rien n'est plus étranger au Parnasse tel qu'on l'imagine que ces histoires en vers très peu sophistiquées, concernant d'humbles désœuvrés qui passent inaperçus chaque jour dans la rue. Mais le mouvement, s'il a ses figures dominantes, n'est pas homogène. La manière d'Évanturel rappelle beaucoup l'« Albertus » de Gautier, ou le triste « Petit épicier » des *Humbles* de François Coppée :

> Cet homme est fatigué de l'existence. Il trouve
> — Où de pareils dégoûts vont-ils donc se nicher ? —
> La colle et le fromage ignobles à toucher.
> Il hait le vent coulis qui souffle dans la rue,
> Il ne peut plus sentir l'odeur de la morue [...][14].

Napoléon Legendre, un poète et chroniqueur à l'affût des variations paysagères, aimait bien la poésie d'Évanturel, mais ne tolérait pas « l'humanité en petit » de Zola : « N'est-ce pas plutôt une humanité rapetissée, estropiée, malade[15] ? » Dans ce qui lui apparaissait comme une guerre « du propre contre le malpropre[16] », Legendre avait choisi son camp. Le poème qu'il dédia à Évanturel, un éloge des fleurs qui, rentrées pour l'hiver, transmettent « au logis votre grâce, / [v]otre parfum et vos couleurs[17] », dit indirectement le rôle que Legendre assignait à la littérature, et peut-être aussi, à mots couverts, ce qu'il aurait voulu voir davantage dans la poésie de son ami.

Alfred Garneau ne comprenait pas l'attachement d'Évanturel pour les « plats pays du réalisme[18] ». Ils renvoyaient à son oreille une poésie sans inspiration, sans

---

13 Edmond Paré, *Lettres et opuscules*, Québec, Dussault & Proulx, 1899, p. 104-105.

14 François Coppée, « Le petit épicier », *Les Humbles*, dans *Poésies. 1869-1874*, Paris, Alphonse Lemaire, 1880, p. 19.

15 Napoléon Legendre, « Réalistes et décadents », *Mémoires de la Société royale du Canada*, section 1, mai 1890, p. 7.

16 *Ibid.*, p. 3.

17 Napoléon Legendre, « Fleurs d'hiver », *Les Perce-neige*, Québec, Typographie de C. Darveau, 1886, p. 79.

18 Alfred Garneau, lettre à Joseph Marmette (29 avril 1878), Université Laval (Québec), fonds Brodeur, document P209125113/l19, cité par Caroline Vallée, *Réseaux et références littéraires dans la correspondance d'Alfred Garneau, 1868-1899 : création d'une intertextualité*, Mémoire de maîtrise en études littéraires, Trois-Rivières, Université de Trois-Rivières, 2005, p. 121.

idéal, qui ne levait et n'élevait pas. Mais je doute qu'Évanturel se posait même la question du réalisme en poésie quand il écrivait « La boue encadre le trottoir » (69), ou « C'est le curé. La neige a mouillé son rabat » (123). Son point de vue aurait été pareil à celui de Crémazie réagissant à la réception mitigée de sa « Promenade de trois morts[19] » :

> Le réalisme, pas plus que la fantaisie, ne trouve grâce aux yeux de mon critique. La nouvelle école, dit-il, a une prédilection pour tout ce qui est laid et difforme. M. Thibault se trompe. L'école romantique ne préfère pas le laid au beau, mais elle accepte la nature telle qu'elle est[20].

Évanturel ne faisait peut-être, comme l'écrivait Auger, que *regarder autour de lui*. Jugeant lui-même sa poésie comme un amusement — « Ces lignes vous font rire ? / J'en suis charmé ; j'y tiens » (205) —, il s'autorisait tous les écarts propres à la fantaisie, à commencer par ce loisir de parler, comme Pic de la Mirandole, *de omnibus rebus et quibusdam aliis*, loisir que Crémazie réclamait aussi lui-même pour sa « Promenade de trois morts »[21]. La question du réalisme était beaucoup trop sérieuse pour qui prétendait seulement, disait-on des écrivains sans rigueur, versifier sur « tout ce qui existe et quelque chose encore par-dessus le marché[22] ». Ce *quelque chose* en surplus de la totalité fut, dans les *Premières poésies*, les « bouts ferrés de leur semelle épaisse » (92), une chambre qui « rayonnait comme un lit de mésange » (95), un « voyage assommant » au cours duquel « quelqu'un s'est assis deux fois sur mon chapeau » (171), une cantatrice qui « chantait faux » (179), ou simplement « la neige du parc [qui] venait de disparaître » (187), ou, plus trivialement encore : « Ici, c'est froid. Dehors, c'est pire » (146). On s'enrhume, on bâille dans les poèmes d'Évanturel. Tout est traité avec légèreté, mais tout a un poids, un corps à traîner, de pauvres émotions humaines. Et quelqu'un passe dans tout cela, s'ennuie, juge, aime, espère, se fâche, contemple… un poète en chair, pas plus doué ou malchanceux qu'un autre, avec un tempérament, beaucoup de temps libre, un moral toujours à refaire, la curiosité des moindres choses.

Observateur ironique et sensible, Évanturel n'a rien d'un poète impersonnel. Le personnage qu'il s'est créé est peut-être son invention la plus audacieuse, du moins dans cet univers poétique fortement inspiré du fantasme du prophète et peu enclin, encore, à afficher le détachement méprisant du dandy. Il n'était pas rare, toutefois, de rencontrer un tel personnage dans d'autres habits : ceux du chroniqueur, avec qui Évanturel partage un certain sens de l'autodérision et du badinage, mais surtout une tendance évidente à la flânerie. En effet, contrairement aux poètes de son

---

19 Octave Crémazie, « Promenade de trois morts », *Œuvres complètes*, Montréal, Beauchemin & Valois, 1882, p. 203-230.

20 Octave Crémazie, lettre à l'abbé Casgrain (29 janvier 1867), dans *Œuvres II. Prose*, texte établi, annoté et présenté par Odette Condemine, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1976, p. 97.

21 *Ibid.*, p. 95.

22 On doit cette traduction de l'expression latine « *omnibus rebus et quibusdam aliis* » à Philarète Chasles. On la trouve dans l'ouvrage, du même auteur, *Études sur l'Antiquité*, Paris, Librairie d'Amyot, 1847, p. 30.

temps, Évanturel est moins accoudé à sa fenêtre que celui qui, dans la rue, « regarde par l'embrasure du châssis » (114) : on trouve, dans ses poèmes, des amoureux qui s'échangent un billet, des enfants qui n'osent approcher le curé venu faire sa visite, un opticien qui fume devant sa porte, une famille en deuil. Des flâneurs, les chroniques de l'époque en sont pleines[23] : celles d'Hector Fabre, d'Arthur Buies, de Napoléon Legendre, de Jacques Auger… Dans les *Lettres et opuscules* d'Edmond Paré, on trouve un « léger croquis » de ce « type connu, le flâneur[24] », ralentissant le pas dans les rues encombrées de la Basse-Ville, observant au passage les calèches « se dandiner sur leurs grands ressorts », les « pâles silhouettes d'employés à travers les vitres noires de poussière », toutes ces « vieilles maisons penchées sur la foule compacte, creusées par la pluie, noircies par le temps, avec leurs fenêtres semblables à autant d'yeux curieux et énormes[25] ». Autrement, l'oisif fait aussi, parfois, la croisière à Cacouna, avec les touristes américains :

> Nous passions des îlots, nous passions des villages.
> Des marmots s'amusaient à saisir les cordages ;
> Un monsieur près de moi s'endormait sur un banc (170).

Évanturel est du groupe sans vraiment participer à son rassemblement. Lui-même, comme un touriste parmi les habitués, il veille à enregistrer les histoires entendues, des gestes que nul ne remarque, entraîné au petit vent des circonstances : « Le hasard, ce soir-là, était sous mes pas » (174). Sans destination, le poète-chroniqueur s'offre en pâture à l'adon, avec cette « foi naïve du flâneur[26] », qui l'apparente, selon Coppée, à un enfant sur le siège arrière d'une voiture, sans contrôle et pourtant libre de tout prendre. Le « parfait flâneur » de Baudelaire tire son pouvoir de son abandon : « Être hors de chez soi, et pourtant se sentir partout chez soi ; voir le monde, être au centre du monde et rester caché au monde[27]. » Ouvert aux rencontres et pourtant retiré, Évanturel voit sans être vu : « Moi, je vis tout cela par la porte entr'ouverte. / Et j'écoutais, pensif, le gros vent qui soufflait » (96). Est-il pour autant ce « *prince* qui jouit partout de son incognito[28] » dont parle Baudelaire ? Le *parfait flâneur* n'aurait pas, comme lui, souvent hâte de regagner son fauteuil. Évanturel tire un plaisir certain de son anonymat, mais aucune ivresse à se perdre dans l'infini sensuel de la multitude. Des deux « pôles dialectiques » que Walter Benjamin discerne dans la ville du flâneur — « Elle s'ouvre à lui comme paysage et l'enferme comme chambre[29] » —, Évanturel n'a d'œil que pour le second. Il est, au pire, un voyeur, au mieux, soucieux des visages que l'accumulation dérobe à l'attention commune.

---

23 Sur la flânerie chez Fabre, voir Gilles Marcotte, « Un flâneur, rue Notre-Dame », *Études françaises*, vol. 27, nº 3 (1991), p. 27-36.
24 Edmond Paré, *Lettres et opuscules*, *op. cit.*, p. 31.
25 *Ibid.*, p. 33-34.
26 François Coppée, *Promenades et intérieurs*, *Poésies. 1869-1874*, *op. cit.*, p. 102.
27 Charles Baudelaire, *Critique d'art*, suivi de *Critique musicale*, Paris, Gallimard (Folio), 1998, p. 351-352.
28 *Ibid.*, p. 352.
29 Walter Benjamin, *Paris, capitale du XIXe siècle. Le livre des passages*, traduit de l'allemand par Jean Lacoste, Paris, Éditions du Cerf, 1989, p. 435.

À la foule, il préfère indubitablement les *intérieurs*, saisir le secret des êtres dans un moment qui, croient-ils, n'appartient qu'à eux seuls. Ce ne sont pas des types, mais, selon le préfacier Marmette, de « petits drames », qui « s'agitent dans un cadre de peu de dimension » (51), rien que des exemplaires uniques émergeant du cours ordinaire de l'existence. Évanturel s'intéresse surtout aux pauvres, à ceux qui en décousent, aux cas limites, aux grands invisibles que célèbre Louis Dantin (comme l'un des leurs) dans « La complainte du chômeur » :

> Paria stoïque, j'habite,
> Parmi les flacons vides et les vieux souliers,
> Le camp des Hommes Oubliés[30].

Mais, dans ce *camp des Oubliés*, Évanturel fait aussi une place à un opticien bien nanti[31]. Il manifeste envers chacun (sauf peut-être envers sa voisine, qui lui sert un trop mauvais repas[32]) une égale et étonnante absence de jugement. Solitaire, Évanturel l'est surtout avec d'autres. Sans profiter de cet « incomparable privilège » baudelairien de pouvoir « à sa guise être lui-même et autrui », de transmigrer dans « le personnage de chacun[33] », Évanturel est néanmoins animé par « cette sainte prostitution de l'âme qui se donne tout entière, poésie et charité, à l'imprévu qui se montre, à l'inconnu qui passe[34] ». Mais la charité est encore un grand mot pour « Mon ami Rodolphe » ou pour un sonnet interrompu d'une façon aussi modérément pathétique :

> Le père mort, la mère morte,
> L'enfant voulut partir — en sorte
> Qu'il n'est plus rien dans la maison (128).

Le voyeur en reste *pensif*. C'est souvent cela qui demeure, une fois qu'il est rentré chez lui : cette absorption dans le relent de ce qui vient d'être vu, une perplexité qui déborde son objet, l'ouvre à une vacuité songeuse. Il s'agit moins de charité que d'empathie : aucun bienfait ou ressourcement n'en ressort, sinon dans la passivité d'un être qui continue de veiller sur une présence absente. Car, plus souvent qu'autrement, les portraits d'Évanturel sont réalisés en l'absence de leur modèle. Élégiaques, ils cherchent à « manifester le retrait où se tient cette présence[35] », dans son lieu abandonné qui s'empoussière : le dessin d'Henriette qui « dort sur le chevalet » (315), le fauteuil de Rodolphe qui « a l'air de s'ennuyer » (134), une

---

30 Louis Dantin, *La Triste Histoire de Li-Hung Fong et autres poèmes*, textes choisis et présentés par François Hébert, Montréal, Les Herbes rouges (Five O'Clock), 2004, p. 108.

31 Voir le poème « L'opticien », dans Eudore Évanturel, *Premières poésies, 1876-1878*, Québec, Augustin Côté et Cie, 1878, p. 83-84.

32 Voir le poème « Premier de l'an », *ibid*., p. 97-98.

33 Charles Baudelaire, *Œuvres complètes*, texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1975, t. 1, p. 291.

34 *Ibid*., p. 32.

35 Jean-Luc Nancy, *Le Regard du portrait*, Paris, Galilée, 2000, p. 54, cité par Antoine Boisclair, « Présence et absence du portrait à l'École littéraire de Montréal. Les exemples de Charles Gill et d'Émile Nelligan », *Études françaises*, vol. 43, nº 2 (2007), p. 137.

*fenêtre* où personne ne vient plus rêvasser. Évanturel honore ces espaces vides où le temps semble arrêté, encore chargés des êtres qui étaient là. Il s'arrête, à un moment, devant une pièce immobile, en suspension :

> Une fenêtre. Un rideau rouge.
> Et un canapé de crin,
> Un enfant qui dort. Rien ne bouge.
>
> Il est dix heures du matin (118).

Comment oublier ce vers emblématique, isolé en fin de poème comme un énoncé censé donner sens aux strophes qui précèdent, condensant la scène dans ce trait absolument neutre, énigmatique à force de netteté, irréfutable et, en cela même, équivoque. Puisque cela ne signifie rien, dirait-on, cela est. Ce poème, écrit Jacques Blais, donne « à voir l'étrangeté même du familier[36] ». Qu'il s'agisse d'un intérieur bourgeois, capitonné, a peu d'importance en regard de sa présence même. Ce qui a lieu avec intensité, dans ce poème où rien ne se passe, où les choses stagnent, est justement le vide où tout cela se tient. La Présence absolue ? Peut-être bien une version moins spectaculaire, démythifiée, rendue à l'évidence du déjà-là ; la présence qui s'impose, banale et pourtant insaisissable, lentement subjugante, en effet, quand tout est rendu à son fait ; le sentiment du monde tel qu'on le connaît, tel qu'il est à tout instant, sans interruption, éprouvé, cependant, comme un événement continuel.

La poésie d'Évanturel suggère que l'ennui, le désœuvrement seraient des formes d'appréhension passive, d'ouverture. Pour Benjamin, l'ennui était l'état d'âme de la modernité : « Nous éprouvons de l'ennui lorsque nous ne savons pas ce que nous attendons[37]. » Le « dormeur emmitoufflé dans sa grisaille a l'air de s'ennuyer », mais ce que tout le monde ignore, et parfois lui-même, c'est qu'il se roule, en fait, dans « une doublure de soie aux couleurs vives et châtoyantes[38] ». Si le rêveur en prend conscience, l'ennui tourne à l'oisiveté, à la flânerie, à la contemplation, c'est-à-dire à des formes de *ne rien faire* nées d'un amour pour ce qui arrive quand rien ne semble arriver. Au milieu des gens affairés, le flâneur semble dans son monde parce que lui seul est au monde, éveillé au fait qu'une activité générale est en cours, que des gens mènent une vie au-delà de la sienne, que quelque chose — à l'*invu* de tous — tombe du ciel. « Flânant dans les rues, je m'amuse à contempler. Le sort des flocons m'intéresse[39] », écrira un autre poète insouciant, Édouard-Zotique Massicotte.

---

36 Jacques Blais, « Poètes québécois d'avant 1940 en quête de modernité », *Parmi les hasards. Dix études sur la poésie québécoise moderne*, Québec, Nota bene (Visées critiques), 2001, p. 24.

37 Walter Benjamin, *Paris, capitale du XIXe siècle. Le livre des passages*, *op. cit.*, p. 130.

38 *Id.*

39 Édouard-Zotique Massicotte, « Première neige. Croquis montréalais », dans École littéraire de Montréal, *Les Soirées du Château de Ramezay*, Montréal, Eusèbe Senécal & Cie, 1900, p. 209.

# Références


Auger, Jacques, « Eudore Évanturel », *L'Union libérale*, 5 janvier 1893, p. 3.

Baudelaire, Charles, *Critique d'art*, suivi de *Critique musicale*, Paris, Gallimard (Folio), 1998.

———, *Œuvres complètes*, texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1975, t. 1.

Benjamin, Walter, *Paris, capitale du XIXe siècle. Le livre des passages*, traduit de l'allemand par Jean Lacoste, Paris, Éditions du Cerf, 1989.

Blais, Jacques, *Parmi les hasards. Dix études sur la poésie québécoise moderne*, Québec, Nota bene (Visées critiques), 2001.

Boisclair, Antoine, « Présence et absence du portrait à l'École littéraire de Montréal. Les exemples de Charles Gill et d'Émile Nelligan », *Études françaises*, vol. 43, nº 2 (2007), p. 137-151.

Chasles, Philarète, *Études sur l'Antiquité*, Paris, Librairie d'Amyot, 1847.

Coppée, François, *Poésies. 1869-1874*, Paris, Alphonse Lemaire, 1880.

Crémazie, Octave, *Œuvres II. Prose*, texte établi, annoté et présenté par Odette Condemine, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1976.

———, *Œuvres complètes*, Montréal, Beauchemin & Valois, 1882.

Dantin, Louis, *La Triste Histoire de Li-Hung Fong et autres poèmes*, textes choisis et présentés par François Hébert, Montréal, Les Herbes rouges (Five O'Clock), 2004.

Évanturel, Eudore, « Crémazie », *La Patrie*, 2 mars 1901, p. 10.

———, *Œuvre poétique*, édition préparée par Guy Champagne, Québec, Nota bene (Prose et poésie), 2004.

———, *Premières poésies, 1876-1878*, Québec, Augustin Côté et Cie, 1878.

Gautier, Théophile, *Émaux et camées*, édition définitive, Paris, G. Charpentier, 1884 [1852].

———, *Poésies complètes*, Paris, Charpentier, 1855.

Gingras, Apollinaire, *Au foyer de mon presbytère*, Montréal, A. Côté et Cie, 1881.

Legendre, Napoléon, *Les Perce-neige*, Québec, Typographie de C. Darveau, 1886.

———, « Réalistes et décadents », *Mémoires de la Société royale du Canada*, section 1, mai 1890, p. 7.

Marcotte, Gilles, « Un flâneur, rue Notre-Dame », *Études françaises*, vol. 27, nº 3 (1991), p. 27-36.

Massicotte, Édouard-Zotique, « Première neige. Croquis montréalais », dans École littéraire de Montréal, *Les Soirées du Château de Ramezay*, Montréal, Eusèbe Senécal & Cie, 1900, p. 208-210.

Mortelette, Yann, *Le Parnasse*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006.

Paré, Edmond, *Lettres et opuscules*, Québec, Dussault & Proulx, 1899.

Vallée, Caroline, *Réseaux et références littéraires dans la correspondance d'Alfred Garneau, 1868-1899 : création d'une intertextualité*, Mémoire de maîtrise en études littéraires, Trois-Rivières, Université de Trois-Rivières, 2005.